VOILÀ, C'EST FINI

UN FILM DE
GUSTAVE KERVERN

LES FILMS DU WORSO
PRÉSENTE

VOILÀ, C'EST FINI

UN FILM DE
GUSTAVE KERVERN

PRIX JEAN VIGO
2026

FRANCE | 2026 | 1H41 | DCP | 5.1 | 1.85 | COULEUR

AU CINÉMA LE 24 MARS

DISTRIBUTION

PYRAMIDE

32 rue de l'Echiquier, 75010 Paris - 01 42 96 01 01

programmation@pyramidefilms.com

RELATIONS PRESSE

HASSAN GUERRAR

06 23 24 08 90

hassan.helegant@gmail.com

PHOTOS ET DOSSIER DE PRESSE TÉLÉCHARGEABLES SUR WWW.PYRAMIDEFILMS.COM

Île Maurice. Une histoire d'amour nait entre Pierre, employé d'hôtel, et Louise, touriste française. Il lui montre une autre facette de son pays : plages sauvages, vie nocturne, rues populaires... Chacun à sa manière rêve d'ailleurs et d'émancipation. Mais le départ de Louise approche et Pierre se tend à l'idée de rester sur cette île qu'il veut quitter à tout prix. Il jouera le tout pour le tout pour tenter d'échapper à un futur programmé d'avance.

ENTRETIEN AVEC GUSTAVE KERVERN

Propos recueillis par Anne-Claire Cieutat

L'Île Maurice, où s'ancre *Voilà, c'est fini*, est votre terre natale. Voilà où tout commence ?

Mes ancêtres sont partis de Brest en 1774 sur un bateau, le bien mal nommé *La Fortune*. Cela fait donc des générations que ma famille habite l'île. J'y suis né et j'y ai grandi jusqu'à l'âge de sept ans, avant que mes parents décident d'aller vivre en France, à Nice.

Cela faisait très longtemps que j'avais envie de tourner un film à l'Île Maurice, sur l'Île Maurice. Avec Benoît Delépine, nous avions même imaginé une histoire autour d'un homme qui venait y passer des vacances et se faisait plumer par les locaux comme un dodo, cet oiseau endémique anéanti par les Hollandais. Ce film ne s'est pas fait, mais, pour *Effacer l'historique*, nous avons tourné trois jours à l'Île Maurice. Sont arrivés le Covid et un certain appauvrissement de notre créativité commune. Je me suis mis à écrire *Je ne me laisserai plus faire* pour Arte, puis *Voilà, c'est fini*. Benoît, de son côté, a réalisé *Animal totem* et prépare un dessin animé.

Comment sont nés ces personnages de touristes qui semblent se fuir eux-mêmes, cette famille de Mauriciens dont ils croisent la route, et cet hôtel où les effets du colonialisme se font encore sentir ?

Dès lors que j'avais décidé de tourner un film à l'Île Maurice, une sorte de Rubik's Cube s'est mis en place dans mon esprit. Je me suis rappelé mes séjours dans des hôtels de luxe. Ces endroits m'ont toujours semblé à la fois agréables et glauques. J'ai l'impression que les gens font douze mille kilomètres pour venir s'ennuyer, chargés de leurs angoisses. J'ai aussi toujours été effaré par l'aspect gargantuesque de ces hôtels, qui cohabitent avec la pauvreté alentour. Le salaire d'un barman rivalise ou presque avec celui d'un repas ... Ces contrastes me choquent et m'ont inspiré ce scénario.

Par ailleurs, il se passe tant de choses révoltantes dans le monde que j'avais envie d'écrire un brûlot et de dire les choses frontalement. Ce qui s'observe à l'Île Maurice est un copié-collé, à petite échelle, de ce qui se déroule d'inquiétant partout ailleurs. *Voilà, c'est fini* est donc un film universel.

Vous articulez ce brûlot autour d'une histoire d'amour. C'est inhabituel dans votre cinéma...

Je n'avais jamais écrit d'histoire d'amour, et j'avais envie que celle-ci rassemble deux jeunes gens, un Mauricien, Pierre, et une touriste française, Louise, qui se retrouve confrontée au monde extérieur, tandis que ses parents, eux, sortent peu de l'hôtel. De part et d'autre de ces murs, les inégalités sautent aux yeux.

Louise souffre d'anorexie, une maladie qui m'interpelle et me perturbe. Cette pathologie est à mon sens caractéristique du monde occidental. Se priver de nourriture sur un territoire où les gens n'ont pas tous de quoi manger correctement est d'autant plus contradictoire. Mon film ne fait que cerner et pointer du doigt les problèmes inhérents à l'Île Maurice et à notre monde dans sa globalité. Le tout – l'esclavagisme, la pollution, le réchauffement climatique, la surconsommation, le surtourisme - étant lié aux méfaits du capitalisme, qui a atteint son état critique et laisse l'espèce humaine à bout de souffle. Tout cela me révolte.

Les atomes crochus semblent absents des relations entre vos personnages. Aucun ne connecte réellement aux autres…

Je voulais que rien ne soit évident entre eux. Je suis issu d'une génération qui a su franchir le pas et sortir de « l'attitude » colonialiste, mais je me souviens qu'avant, c'était différent : on ressentait la distance entre d'un côté les Blancs et de l'autre côté les Créoles (descendants des esclaves venus d'Afrique, au 18ème, qui sont aujourd'hui encore les plus défavorisés dans la population) et les Indiens (descendants des travailleurs engagés, au 19ème).

L'esclavagisme est une abomination, qui m'a toujours révulsé. C'est une construction de la pensée révoltante. La part sombre de l'être humain, sa bêtise monstrueuse et sa cruauté s'y expriment. J'en parle avec humilité et tristesse, car, en tant que Blanc, c'est une meurtrissure que je porte et à laquelle je pense souvent. Ce film parle aussi de ces traces qui nous hantent.

Quand j'étais petit, j'avais une nounou créole qui était comme une seconde mère. Aujourd'hui, je suis très attaché à la personne qui est employée comme gardienne de ma maison familiale, Patricia. C'est elle et son mari qui m'ont donné les ressorts pour écrire la famille mauricienne de mon film. C'est même chez elle que j'ai tourné !

Votre récit aux accents de poème lucide oscille entre narration linéaire et séquences clipées documentaires, qu'accompagnent les voix intérieures de vos personnages. Comment s'est tissé ce scénario polyphonique ?

Peu de temps avant le tournage, alors que j'étais déjà à l'Île Maurice, j'ai eu l'idée des voix off. Elles m'ont permis d'exprimer ce que je ressens, d'en dire plus et d'être plus direct. Léa Drucker a qualifié mon film de « poème radical », et j'aime cette caractérisation.

J'avais envie qu'aux voix off se mêle beaucoup de musique. J'ai demandé à mes producteurs d'économiser tout ce qu'ils pouvaient pour que je puisse en utiliser un maximum. Je souhaitais amalgamer la fiction, mes réflexions en voix off, des chansons et des images documentaires. Avec mon chef-opérateur, Nigentz, les soirs et les week-ends, nous sommes partis tourner ces images. Je voulais filmer la gravité et la dignité sur les visages des gens, dans la rue comme à l'hôtel. Ensuite, il m'a fallu doser tout ce matériau avec Anny Danché, ma monteuse extraordinaire, à qui j'envoyais les rushs. C'est elle qui a trouvé la clé du montage et fait émerger exactement ce que j'avais en tête.

Votre mise en scène s'affranchit de toute complaisance avec le décor.

Je ne voulais bien évidemment pas faire un film de carte postale mais qu'on puisse apercevoir çà et là quelques vues de rêve à travers les fenêtres de l'hôtel. Je tenais surtout à ce que les plans soient simples. Depuis nos débuts avec Benoît, nous avons tourné des plans-séquence fixes. J'ai continué dans ce sillage de l'épure. Avec mon chef-opérateur et mon premier assistant, Gérard Bonnet, nous avons décortiqué chaque scène pour trouver les meilleurs angles, cela d'autant plus que nous étions souvent contraints par des chambres d'hôtel assez petites.

En optant pour des plongées, contre-plongées, axes de caméra insolites ou entravés, vous mobilisez le regard du spectateur. Est-ce une manière de l'apostropher ?

Le plan fixe qui dure, par essence, interpelle celle ou celui qui regarde, et l'exhorte à participer à la scène. Là, comme ce film tient une note assez grave, la mise en scène devait accentuer cette gravité.

L'un des partis pris stylistiques tenait au fait que je ne voulais pas de bascule de point. J'assumais donc le flou dans l'image, et il y en a beaucoup dans ce film. Cela raconte aussi l'intérêt limité que porte Louise à Pierre. On ne sait pas vraiment ce qui se joue entre eux deux. Louise met-elle vraiment un visage sur ce jeune homme au moment de leur rencontre ? Le flou s'installe dans leur relation.

Lorsque Louise prend un bain dans sa chambre, sa mère, assise sur son lit, reste dans le flou, elle aussi, comme si elle était là sans l'être vraiment. Le beau-père est perdu au bar de l'hôtel. Les cadres racontent leur errance à chacun, la somme de problèmes

qui les accompagnent où qu'ils aillent. La dépression, l'alcoolisme mondain comme celui lié à la misère et l'ennui nourrissent les antagonismes dans ce film. D'où ces repas trop copieux qui côtoient les frugaux de ceux qui sont obligés de récupérer les restes des riches pour se nourrir. Nous vivons dans un monde aberrant. Heureusement, le peuple mauricien est assez adulte pour ne pas sombrer dans la violence.

L'ombre de Le Clézio, Franco-Mauricien lui aussi, plane sur ce film. Vous conviez aussi la pensée de James Baldwin…

Je suis très admiratif de James Baldwin. C'était un visionnaire. Ce qu'il disait de l'infantilisme des dirigeants est tellement juste et contemporain que je voulais le citer dans mon film. Tout tourne autour de *l'entertainment*, y compris la gravité de certaines situations dont on fait partout de *l'infotainment.* Lorsque je vois les réactions de Trump ou d'autres, j'ai l'impression d'assister à des caprices d'enfants terrifiants.

Le Clézio, lui, est notre porte-drapeau mauricien. J'adore son écriture, son minimalisme captivant. C'est drôle, lui aussi a vécu à Nice. Nous avons le même parcours, sauf que je n'ai pas eu le prix Nobel.

Une certaine douceur se dégage de votre lumière. Comment y avez-vous travaillé avec votre chef-opérateur ?

D'une manière générale, je voulais que ce film soit doux, qu'il n'y ait pas d'éclats de voix, d'hystérie, de colère, pour pouvoir y exprimer posément des choses percutantes, et que cette douceur se retrouve à l'image.

Nigentz a l'expérience des éclairages puissants, moi j'aime la pénombre, le quasi noir et blanc et le mystère. Nous avons trouvé un gentlemen's agreement afin de tourner les scènes avec une relative sobriété.

Comment avez-vous composé votre casting ?

J'avais très envie de travailler avec Léa Drucker, dont j'admire le talent, mais aussi la simplicité et le naturel. Mathieu Amalric, cela faisait aussi longtemps que j'avais envie de tourner avec lui. J'adore sa personnalité et ses films en tant que réalisateur.

Quant à Suzanne Lindon, je l'avais beaucoup aimée dans *La Venue de l'avenir* et elle avait la morphologie adéquate pour jouer Louise. Nous avons eu un vrai coup de foudre amical et professionnel l'un pour l'autre. Elle est prête à tout donner pour un film. Je suis comme ça aussi, et j'aime beaucoup les gens qui s'engagent pleinement et sont enclins à relever des défis. Ce film est très important pour moi. J'y dis des choses que je pense depuis longtemps, et j'étais heureux d'être si bien entouré pour pouvoir les exprimer.

Loïc Mandere, qui joue Pierre, est un chanteur réunionnais. Il m'a été présenté par un ami. Il vient d'un milieu défavorisé, une rage et une douceur extrême cohabitent chez lui. Il a pour le film appris le créole mauricien (proche du créole réunionnais), c'était très important pour moi. Le créole est une langue bien vivante, dérivée du français, rare au cinéma (et pour cause), que j'étais heureux de faire entendre ici.

Dans le rôle des parents de Pierre, Martine Hennequin-Charrié et Menwar sont des Mauriciens dont les regards m'ont touché. Cela peut suffire pour moi. Elle est actrice, il est chanteur comme Loïc.

Vous faites de la BO de ce film un véritable festival !

Oui j'ai une BO qui va laisser Tarantino sur le cul. Comme Benoît Delépine n'est pas très branché musique, je me suis dit que, si un jour je faisais un film tout seul, j'y mettrais tous les titres des groupes que j'aime ! J'ai mêlé musiques punk, rock, électro, ce qui peut surprendre pour un film qui se passe sur une île. Pour les autorisations, j'ai été aidé par Thibault Deboaisne, un superviseur musical qui a négocié les droits avec brio - Nina Simone, Björk, les Chemical Brothers, Daniel Darc, qui était mon voisin et auquel j'avais envie de rendre hommage, et bien d'autres.

Mon rêve aussi était de travailler avec Warren Ellis, le violoniste

et compagnon de Nick Cave, que j'adore. J'ai su qu'il habitait Paris et qu'il aimait nos films avec Benoît, et il a accepté de travailler sur la bande originale. Grâce à lui, nous avons aussi pu utiliser des morceaux de Nick Cave! Tout cela mis bout à bout, j'ai réussi à obtenir ma BO de rêve.

La particularité de ce film, c'est aussi qu'on y entend des morceaux dans leur intégralité, ce qui n'est pas courant au cinéma. Thibault a rendu ça possible : c'est un véritable magicien !

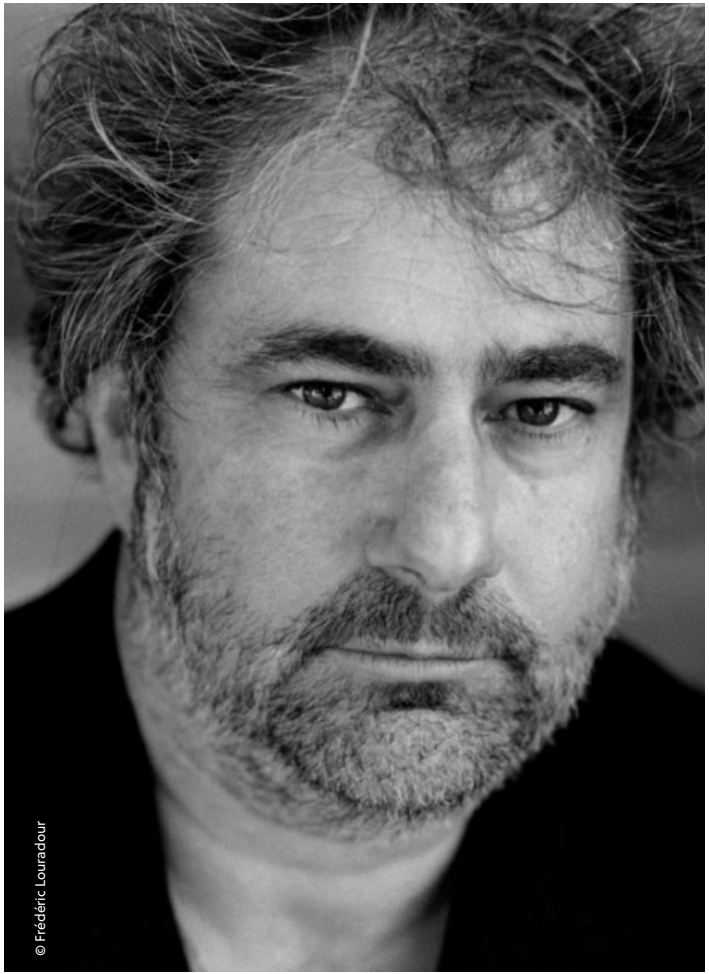
L'audace de votre film vous a valu le prix Jean Vigo...

J'ai essayé d'être audacieux dans la forme, par le travail sur la musique et en général. Je suis très fier d'avoir obtenu ce prix. Jean Vigo est un cinéaste qui m'est très cher. J'ai revu, depuis, *L'Atalante* et *À propos de Nice*, un moyen-métrage documentaire qui met en exergue les inégalités sociales sur la Côte d'Azur. Il n'est pas sans rapport avec *Voilà, c'est fini*.

Pourquoi ce titre référencé, qui apparaît à l'issue du récit dans les couleurs primaires et secondaires du drapeau mauricien ?

J'avais envie de clore mon film avec un peu de gaieté. Le drapeau de l'Île Maurice en est rempli, c'était une façon de lui rendre hommage.

Voilà c'est fini, c'est le titre d'une superbe chanson de Jean-Louis Aubert, que j'aime beaucoup. C'est aussi la conclusion d'un constat accablant. C'est le rapport du GIEC il y a trente ans. C'est notre monde qui part à la dérive. C'est nous tous, pris comme des lapins dans les phares d'une voiture... électrique.


© Frédéric Louradour

GUSTAVE KERVERN

Réalisateur, scénariste et comédien franco-mauricien né le 27 août 1962 à Curepipe, à l'Île Maurice, Gustave Kervern est révélé au grand public sur Canal+ avec l'univers de Groland. À partir de 2004, il forme un duo de cinéma avec Benoît Delépine. Ensemble, ils signent une œuvre singulière et anticonformiste, d'*Aaltra* à *Effacer l'historique*, saluée dans les plus grands festivals (Cannes, Berlin, San Sebastián). En parallèle, il poursuit une carrière d'acteur remarquée (*Dans la cour, La Fille de Brest, Poissonsexe*...).
Voilà, c'est fini, tourné à l'Île Maurice, son île natale, est son premier long métrage réalisé en solo.

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE (réalisateur)

2026 ***Voilà, c'est fini***
(Prix Jean Vigo)

2024 ***Je ne me laisserai plus faire***
(téléfilm – Meilleure réalisation, Festival de la fiction de La Rochelle)

2020 ***Effacer l'historique***
(co-réal. Benoît Delépine – Ours d'argent 70e anniversaire, Berlinale)

2018 ***I Feel Good***
(co-réal. Benoît Delépine)

2016 ***Saint Amour***
(co-réal. Benoît Delépine)

2014 ***Near Death Experience***
(co-réal. Benoît Delépine)

2012 ***Le Grand Soir***
(co-réal. Benoît Delépine – Prix spécial du jury, Un Certain Regard, Cannes)

2010 ***Mammuth***
(co-réal. Benoît Delépine – Compétition, Berlinale)

2008 ***Louise-Michel***
(co-réal. Benoît Delépine – Prix du scénario, San Sebastián)

2006 ***Avida***
(co-réal. Benoît Delépine – Hors compétition, Cannes)

2004 ***Aaltra***
(co-réal. Benoît Delépine)

LISTE ARTISTIQUE

Loïc Mandere	PIERRE
Suzanne Lindon	LOUISE
Léa Drucker	ÉLODIE
Mathieu Amalric	JOSEPH
Martine Hennequin-Charrié	JOSÉPHINE
Menwar	PAUL
Edeen Bhugeloo	BARLOO
Carlita Latour	LYNDA
Victor Kervern	CÉDRIC

LISTE TECHNIQUE

Réalisation et scénario	Gustave Kervern
1er assistant réalisateur	Gérard Bonnet
Image	Stéphane Gumuschian (Nigentz)
Montage	Anny Danché
Musique originale	Warren Ellis
Supervision musicale	Thibault Deboaisne & Pierre Huot (Sound Division)
Son	Philippe Welsh, Loïc Prian, Niels Barletta
Direction de production	Laziz Belkaï
Régie générale	Basile Vincent
Direction de post-production	Bénédicte Pollet
Produit par	Sylvie Pialat et Benoît Quainon – Les Films du Worso
Coproduction	No Money Productions
Avec le soutien essentiel de	Canal+
Avec la participation de	Ciné+ OCS, Centre national du cinéma et de l'image animée
Avec le soutien de	la Région Réunion, La Procirep
En association avec	Arte Kino Productions 21, Palatine Etoile 23, Cineaxe 7, Cineventure 11, La Banque Postale Image 19
Ventes internationales	Pyramide International
Distribution France	Pyramide

LES CHANSONS DU FILM, PAR GUSTAVE KERVERN

***« Fuck the pain away »*, PEACHES**

Le film démarre avec cette chanson. Je voulais commencer fort, avec du brutal, sur une scène énigmatique où l'on voit des gens rentrer, par étapes, dans une camionnette. PEACHES est une artiste engagée, queer, provocante, censurée parfois, qui, c'est sûr, n'a pas sa langue dans la poche de son string en fourrure rose. Une entrée en matière âpre et rugueuse donc, pour indiquer que le film serait pimenté dans son propos. Bien loin de l'image d'Epinal des films qui se déroulent mollement sous les tropiques. A noter que ce nom de scène, PEACHES, est issu d'une chanson de Nina Simone, qui est aussi présente dans ma bande son.

***« Take this job and shove it »*, THE DEAD KENNEDYS**

THE DEAD KENNEDYS est un groupe punk d'origine incontrôlée, mal élevé et incendiaire. On ne s'attend pas à ce style de musique dans les allées d'un hôtel de luxe. D'où le contraste, destiné à secouer le cocotier. Ce titre est une reprise d'une chanson country de Johnny Paycheck, qui raconte les déboires d'un homme qui a travaillé trop dur pour pas grand-chose, comme les salariés de l'hôtel. On dit souvent que les chansons d'un film ne doivent pas être redondantes avec les images. J'assume : celles de *Voilà, c'est fini* le sont souvent car elles ont quelque chose à dire d'essentiel.

***« Veni vidi vici »*, THE BLACK LIPS**

THE BLACK LIPES est un groupe de rock garage d'Atlanta. Croyez-moi, chez eux, le garage est très mal rangé ! La chanson débute sur *« Miroir, miroir, quel est le plus grand d'entre nous ? »* et se termine sur *« La sainte guerre mondiale viendra à toi »*. Tout est dit sur notre funeste sort. Grâce à dieu (!), à l'île Maurice, les religions cohabitent assez sereinement. Les Mauriciens sont très pieux et très respectueux les uns des autres. Au contraire des membres de THE BLACK LIPS qui, sur scène se livraient à des prestations scéniques dédiées à Belzébuth. *« Veni vidi vici »*, une chanson gaie qui cache un côté diablement sombre. La messe est dite.

***« Withest boy on the beach »*, FAT WHITE FAMILY**

Encore une chanson qui paraphrase allégrement ce que l'on voit sur l'écran. C'est voulu. Car j'ai voulu que ce film soit le plus explicite possible. Car, à force de ne plus l'être, on passe à côté du principal et de l'important, englué que nous sommes dans le miel de nos sollicitations. FAT WHITE FAMILY est un groupe que j'adore, bourré comme un coing et cognant en pleine poire. Le chanteur Lias Saoudi raconte que, pour son travail, *« il va chercher dans la merde qu'il y a au plus profond de nos âmes »*. C'est ce que j'essaye de faire aussi, en plus raffiné bien entendu...

***« I can't hardly stand it »*, THE CRAMPS**

Louise est dans sa chambre. Elle pèse ses aliments. C'est une conséquence de son anorexie « insupportable ». Pendant que sa mère, Elodie, erre dans l'hôtel, dans un état de dépression tout aussi « insupportable ». THE CRAMPS, c'est un de mes groupes préférés. Là, il s'agit d'une reprise (comme souvent) d'un titre d'une légende du rockabilly : Charlie Feathers. Quand j'entends un morceau de THE CRAMPS, ça me donne envie d'aller danser dans une grotte sombre, remplie de chauves-souris en guêpières et d'araignées géantes en talons aiguilles à chaque patte, et qui hurlent toutes à la mort. Et tout ça finalement, ça me rend très joyeux.

***« La taille de mon âme »*, DANIEL DARC**

Daniel Darc était mon voisin à Paris. On se croisait dans les bars du 11ème/12ème arrondissement. Il marchait cahin caha, avec son bras noir de tatouages, l'air toujours pressé. Comme s'il savait que la vie était courte. Je me doutais bien de la taille de son âme. Enfouie dans son corps torturé. Les personnages de *Voilà, c'est fini* sont tous désespérés mais ils ont, en eux, la force de survie du genre humain.

« The singer », TY SEGALL

Pierre, on l'apprendra à la fin du film, veut devenir chanteur. Il part de chez lui, en vélo, rejoindre Louise à son hôtel. C'est sur cette balade du musicien californien TY SEGALL qu'il y va, rempli d'espoir. TY SEGALL a sa guitare qui le démange alors il gratte beaucoup, parfois dans le bruit et la fureur. Son premier boulot, avant la musique, a été de construire des serres pour plants de cannabis ! Normal de rouler ensuite pour le rock psychédélique. Mais pas que ! Glam rock, hard rock, rock indie, country rock. Il goûte à tout ce qui tourne mais, attention, c'est pas lui qui devient accro. C'est nous.

« Mélodi la mer », MENWAR

MENWAR joue le rôle de Paul, le père de Pierre. Au départ, je ne le connaissais pas du tout. En cherchant un acteur, je suis tombé sur un chanteur. Lui. Son visage m'a tout raconté. Son visage m'a parlé. J'ai vu dans ses yeux de la douceur mais aussi une grande détermination. Il sait ce qu'il veut, et ce qu'il veut, c'est la lune. Figure agitée de la communauté créole, c'est un des créateurs du seggae, mix entre le séga traditionnel mauricien et le reggae. Anny Danché, la monteuse du film, a déniché ce titre de sa composition qui collait parfaitement à l'ambiance des scènes d'escapade et au métier de Paul, un pêcheur sachant pêcher mais qui ne pêche plus.

« Kim's caravan », COURTNEY BARNETT

« We either think that we are invincible or that we are invisible, realistically we are somewhere in beetween ». Voilà quelques mots de cette chanson qui est une complainte, comme celle d'Elodie qui erre, ivre, dans le village à côté de l'hôtel, où elle s'est carapatée. COURTNEY BARNETT est une artiste australienne de grand talent. Il n'y a qu'à voir le titre de son premier album, *« Sometimes I sit and think and sometimes I just sit »*, pour comprendre qu'on a affaire à une fille qui a vraiment du chou mais qui ne se le prend pas.

« Song to the siren », THE CHEMICAL BROTHERS

En jouant toujours sur le contraste, j'ai joint des séquences de Pierre servant à la messe et des séquences de Mauriciens à la plage, essentiellement sur leurs téléphones portables. J'ai voulu une musique à la tonalité différente de toutes les autres. Moins rock disons. D'où THE CHEMICAL BROTHERS et leur fieffé big beat, pionnier en la matière. Il y a dans leurs morceaux une densité certaine et même une espèce de gravité existentielle. Comme si on était en train d'effectuer une danse de saint-Guy, épuisé, effrayé et effaré, comme un lapereau dans les phares d'un 4X4.

« The trip », KIM FOWLEY

KIM FOWLEY est un producteur rusé (il a notamment produit en 1975 un des premiers groupes entièrement féminins, The Runaways), un agent artistique et, malheureusement, un manipulateur psychologique notoire et affabulateur patenté. Egalement musicien, on lui doit ce morceau, l'un des premiers qualifiés de « psychédéliques », que je rêvais depuis longtemps de mettre dans une bande son. Cela correspond à un moment du film où tout déraille chez Joseph et Elodie. Leur craquage est associé à des images documentaires qui appuient sur l'absurdité du surtourisme. Sous les ahanements de KIM FOWLEY sous substance, la musique s'emballe, à l'image de notre modèle de société.

« Strange fruit », NINA SIMONE

Inutile de présenter Eunice Kathleen Wymon alias NINA SIMONE. Une voix inimitable, un style incomparable, une posture inébranlable. La chanson *« Strange fruit »* (rendue célèbre par Billie Holiday) a été enregistrée par NINA SIMONE en 1965 sur l'album *« Pastel blues »*. C'est un réquisitoire, au moment où les violences raciales se multiplient aux Etats-Unis. Placer cette chanson unique et radicale à cet endroit-là de *Voilà, c'est fini*, c'est modestement positionner le film comme une œuvre de mémoire. NINA SIMONE terminait souvent ses concerts par *« Strange fruit »*, laissant les spectateurs en état de sidération. C'était aussi mon but, à mon échelle.

« *The feels* », TY SEGALL

« *Maintenant quand je regarde dans tes yeux, je réalise que tu es comme moi, que tu voulais être libre. Et quand on lève ses yeux au ciel, on se rend compte que c'est impossible, on ne sera jamais libre* ». Voilà quelques-unes des paroles de cette deuxième chanson de TY SEGALL présente dans le film. Pierre et Louise sont tous les deux emprisonnés, physiquement et psychologiquement. Ils sont dans le même bateau ivre. Les talents de mélodiste de TY SEGALL accompagnent Pierre dans son monde qui est en train de basculer, entre espoir et désespoir.

« *All is full of love* », BJORK

J'ai une admiration sans bornes pour BJORK. Je l'avais vue aux Transmusicales de Rennes en 1993. Elle avait réussi à me faire quitter la rue de la soif, c'est dire qu'elle est puissante ! Sa voix m'émeut prodigieusement. Ses chansons sont des mélopées insondables et touchent aux tripes. Ce sont de purs tord-boyaux. A ce moment du film, où l'on se rend compte que ça y est, *« Voilà, c'est fini »*, je voulais sa sensibilité. *« Le monde est rempli d'amour mais tu ne le captes pas »* dit BJORK. Mais *« All is full of love »* est aussi un message d'espoir. *« Après les catastrophes,* nous prédit-elle, *il y a une possible renaissance ».*

« *Dream baby dream* », SUICIDE

J'ai toujours eu une dévotion pour ce duo détonant, Alan Vega et Martin Rev. Eux-aussi je les ai vus aux Transmusicales de Rennes, en 1992, au sommet de leur méforme ! Un concert digne de la meilleure galette-saucisse. Je ne m'en suis pas remis. J'ai gardé sur ma gabardine la bave que Vega nous a crachée dessus tout au long du concert. Mais je me devais de terminer mon film avec eux. Par respect. C'est une chanson qui engage à rester optimiste. Faut tempérer quand on regarde le nom du groupe... Mais bon, l'espoir fait vivre ... ou survivre.

« *White elephant* » et **« *Hand of god* » , NICK CAVE ET WARREN ELLIS**

Ces balades sont magnifiques, portées sur l'étrangeté et le surréalisme. *« White elephant »* est quasiment un tableau de Dali. En 1968, Romain Gary publiait *« Lettre à l'éléphant »*, un texte écologique avant l'heure où il dénonçait le massacre de l'espèce et le suicide de la civilisation moderne. J'ai l'impression que Nick Cave est, avec cette chanson, sur cette voie aussi. Dans le film, la chanson se superpose à des images des petites mains de l'hôtel de luxe, combinées avec des images des touristes en détente. C'est volontairement pesant malgré le dépaysement. La chanson *« Hand of God »* est plaquée, elle, sur des images de touristes amassés sur une petite île qu'ils visitent sans même savoir pourquoi. Elle parle du « royaume du ciel », au moment où des avions volent au-dessus de cette île. Les touristes semblent perdus sur ce bout de terre, posé là par « la main de Dieu ».

PYRAMIDE
DISTRIBUTION